

## Sophie Kessler-Mesguich

In memoriam

Florence Heymann

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6208>

ISSN : 2075-5287

### Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009

### Référence électronique

Florence Heymann, « Sophie Kessler-Mesguich », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 20 | 2009, mis en ligne le 10 mars 2010, Consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6208>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

---

# Sophie Kessler-Mesguich

In memoriam

Florence Heymann

---

- 1 Sophie Kessler-Mesguich nous a quittés brutalement le 8 février 2010, à l'âge de 52 ans. Nous n'avions pas eu le temps de lui dire adieu. Sophie, je pense, n'aurait pas aimé qu'on lui dise adieu, et elle n'aurait pas aimé le dire, cela aurait eu pour elle un goût d'échec. Au contraire, lorsque nous nous sommes téléphoné le 6 février, elle a dit qu'elle se sentait mieux qu'avant son départ pour Paris. Et bien qu'un complot contre elle ait été fomenté pour la forcer à prendre un peu de repos – elle soupçonnait David, son époux, d'en être l'instigateur – elle avait bien l'intention de revenir à Jérusalem au plus vite. Elle ajoutait : « Il y a des projets auxquels je tiens, dont je n'ai pas eu le temps de te parler, et je suis vraiment la seule à pouvoir me retrouver dans les piles de papiers qui encombrent mon bureau ». Ceux qui ont bien connu Sophie savent que c'était un argument imparable.

## Sophie Kessler-Mesguich ת"ד



- 2 Je voudrais rendre hommage à celle qui a dirigé le CRFJ depuis un an et demi, et qui a suscité l'admiration de tous, j'en parlerai bien sûr, mais au-delà j'aimerais évoquer celle qui fut mon amie, certainement la plus intime, depuis trente ans. Une amie à laquelle on dit tout, ou presque tout, à laquelle on livre des confidences que l'on agrmente d'une petite phrase du genre : « tu le gardes pour toi ! ». Sophie est partie avec nombre de mes secrets. Je continuerai à vivre avec les siens.
- 3 Fin juin 2008, au lendemain du COS (le comité d'orientation stratégique) qui devait entériner sa nomination, Sophie apprend, lors d'un contrôle de routine, qu'elle a rechuté et que le cancer, dont elle croyait bien être guérie après quatre ans de rémission, est métastasé. C'est un coup de tonnerre ! Au téléphone, elle est effondrée, par la nouvelle elle-même bien sûr, mais aussi par les interrogations qui l'assaillent alors, étant donnée sa profonde honnêteté. « Arriverai-je à diriger un centre de recherche ? » « Ai-je le droit de cacher que je suis malade ? ». Au cours de cette même conversation, elle m'a posé la question : « Que ferais-tu à ma place ? » Je ne pouvais pas me mettre à sa place, bien évidemment, et seuls David, son mari, Martin, Laure et Anna, ses enfants, étaient en droit d'intervenir alors dans sa décision.
- 4 Lorsque, quelques jours plus tard, elle m'annonçait qu'elle persistait dans sa volonté et qu'elle tenait absolument à ce poste, je n'ai pu m'empêcher de penser qu'elle faisait alors un choix terrible. Aujourd'hui, je reconnais que j'ai eu tort. Elle a connu bien des bonheurs pendant cette année et demie, et, en tout cas, elle a relevé le défi qu'elle s'était fixé : celui d'être une grande directrice. Le Centre était sa fierté et elle en parlait avec le même enthousiasme à toutes les personnes qu'elle rencontrait. Lors d'une des dernières chimios, dans le service d'oncologie de l'hôpital Hadassah, je l'ai entendue expliquer avec fougue à une infirmière interloquée, dans son *ivrith shel shabbat* (« hébreu châtié »),

qu'elle était directrice du CRFJ, un Centre qui devait remplir telle et telle mission et dont les axes de recherche couvraient l'archéologie et les sciences de l'antiquité, les traditions et l'Israël contemporain. Ce n'était pas exactement les sujets de conversation auxquels étaient habitués les soignants de ce service de cancérologie.

- 5 Dans l'exercice de ses fonctions, Sophie a su nouer des relations exceptionnelles. Elle aimait son équipe, qui le lui rendait. Elle en appréciait l'excellence scientifique, la brillance intellectuelle, mais aussi l'amitié, la drôlerie, la tendresse, la complicité. Elle s'est confiée très vite sur sa maladie, et elle a pu apprécier en retour la loyauté et l'aspect « garde rapprochée » de ses collègues. Je ne cacherai pas que Sophie repoussait quelquefois sans ménagement les offres d'aide qui lui étaient faites. Comme elle l'avait répété à plusieurs reprises, elle avait du mal à déléguer, surtout parce que, pour elle, cela se mêlait à l'idée de lâcher prise face à la maladie. Les dernières semaines, il est arrivé à certains d'entre nous de préparer des textes, en les déposant négligemment sur son bureau, et en ajoutant « Regarde si cela te convient ». Elle les regardait et trouvait toujours quelque chose à corriger, car Sophie était une perfectionniste. C'est en raison de ce perfectionnisme qu'elle avait repoussé encore et encore la publication de sa thèse. Cette thèse que nous désirerions publier très vite dans nos collections.
- 6 Au Centre, dans l'échelle de ses fiertés, après son équipe, venait immédiatement en second, ou peut-être même en premier ex-æquo, la possession d'une aiguille courbe de tapissier dont elle ne se séparait jamais et qui lui avait permis de recoudre la moquette de l'escalier. Le dimanche, elle venait souvent au Centre et, quand elle ne traitait pas des dossiers en souffrance, elle passait une couche de laque sur le comptoir du rez-de-chaussée, ou lavait les carreaux de la porte d'entrée, obsédée qu'elle était par les traces de doigt qu'elle y avait repérées et trouvant vraiment infernal que cela ne nous gêne pas autant qu'elle.
- 7 On ne résume pas en quelques phrases trente d'ans d'amitié, d'échanges, de confidences, de rires, de sourires et de complicité. Alors je n'évoquerai que quelques flashes : ceux de « Sophie mois-chercheur » avant « Sophie directrice ». C'étaient les années 1990 et le début des années 2000. Il y avait eu l'épisode « c'est vous le chat ? », puis celui du « régime des stars ».
- 8 Le premier débute à Paris, lors de l'un de mes séjours chez Sophie et David, qui habitaient alors rue Linné. Roudoudou était le chat de la maison. Sophie l'enfermait et n'aimait pas le laisser s'échapper par les toits. En effet, un jour, une voisine avait rouspété : « Votre chat a fait ses besoins dans notre poussette ! ». Le temps était orageux et le chat très nerveux. Nous parlions d'un livre et Sophie avait grimpé sur une chaise pour le sortir de la bibliothèque Ikea, évidemment montée par ses soins. Mais le rayonnage s'était écroulé dans un vacarme effroyable. Le chat, devenu fou, m'avait sauté dessus, toutes griffes dehors, Sophie avait essayé de l'arracher et s'était faite agresser à son tour. Nous voilà toutes deux en piteux état, affolées, en pleurs, en sang, ne sachant plus quoi faire avec cet animal devenu un véritable fauve. Et comme dans la cabine d'« Une nuit à l'Opéra » des Marx Brothers que Sophie appréciait tant, l'appartement a commencé à se remplir : David, les enfants, les pompiers, la brigade canine – à défaut de brigade féline –, nous avons même téléphoné à un ami psy tellement nous étions sous le choc. Nous avons fini la soirée aux urgences. Roudoudou n'a pas survécu, et je crois que Martin, Laure et Anna m'en ont un peu voulu. Rassurez-vous, j'entretiens depuis d'excellentes relations avec Figaro, le successeur de Roudoudou. À Jérusalem, pendant des mois et même des années, l'histoire se racontait. Ce qui fit que, lors des séjours ultérieurs de Sophie, et alors que je

la présentais aux uns ou aux autres, la conversation débutait toujours par : « Ah ! C'est vous le chat ! »

- 9 Ensuite, il y eut l'épisode du « régime des stars ». Sophie avait vu en couverture d'un magazine : « Perdez 5 kg en 15 jours avec le régime des stars ». Elle l'avait acheté, avait fait le régime et avait effectivement perdu les kilos annoncés. Enthousiaste, lors du séjour suivant à Jérusalem, elle m'avait entraînée dans cette aventure. Tous les midis, à la cafétéria du Centre, nous mangions religieusement notre fromage blanc aux fruits rouges sous l'œil désabusé de nos collègues. Je dois à la vérité que Sophie ajoutait souvent : « Ce que ça m'énerve les maigres qui font du régime ! »
- 10 Mais Sophie, c'était aussi l'amour de l'hébreu et les spécialistes ont dit combien elle a fait progresser les études hébraïques en France. Sa thèse de doctorat, soutenue en 1994, avait porté sur « Les études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon (1510-1685) ». Son habilitation à diriger des recherches (2000) avait eu pour thème « De Sa'adya Ga'on à l'Académie de la langue hébraïque, dix siècles de tradition grammaticale de l'hébreu ». Avant de prendre la direction du Centre, Sophie avait occupé les fonctions de professeur de linguistique et littérature hébraïques à l'Université Paris 3 – Sorbonne nouvelle. Ses projets en cours, malheureusement inachevés, étaient la publication d'un ouvrage sur les études hébraïques en France aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et, surtout, la rédaction en français, avec une équipe franco-israélienne, d'une grammaire descriptive de l'hébreu moderne. Nous comptons, je l'ai dit, publier sa thèse dans les collections du Centre, d'autres projets ont été proposés : un fonds Sophie Kessler-Mesguich dans notre bibliothèque, une bourse d'études annuelle en son nom, enfin la plantation d'un arbre de mémoire à Abou Gosh.
- 11 Au-delà des projets savants, quelques anecdotes. Jusqu'à ce que Sophie prenne la direction du Centre, j'étais son hôtel yérosolomitain, comme David et Sophie étaient mon hôtel parisien. Lors de ses séjours chez nous, chaque matin, Sophie parcourait le journal *Haaretz*, non pas tant pour y lire les nouvelles, que pour y repérer des mots et des tournures, qui deviendraient, un jour prochain, les exemples de la fameuse grammaire descriptive de l'hébreu contemporain qui devait être sa grande œuvre. Et elle aimait tout particulièrement la créativité de mots comme *lehizdengef*, « se promener sur Dizengoff », en attendant la prochaine rue à la mode... Elle souriait aux trouvailles de mes enfants, qui, quand je les priais de rapporter les assiettes à la cuisine, annonçaient à la cantonade : *mi medrabes ha-iom* ? (« Qui débarrasse aujourd'hui ? »), appréciant en particulier la formation normative de *ledabres* à partir du français « débarrasser ». D'autres fois elle me faisait remarquer, « tu entends, les gens disent *soukeret* (« diabète »), à cause de *soukar* (« sucre »), c'est intéressant, c'est sûr, ça va rentrer dans l'hébreu ! » et moi, rigido-normative, je répondais « mais enfin, ce n'est pas *soukeret* la forme exacte, c'est *sakeret* ! » Et combien elle exultait quand quelqu'un, passant près de nous, disait *kholé soukeret* (« diabétique »). Tu vois bien que j'ai raison, concluait-elle<sup>1</sup>.
- 12 L'hébreu, c'avait été aussi quelques jours passés ensemble à Yaarot ha-Carmel, un hôtel-spa, où l'on se promène en peignoir éponge et l'on se fait masser et enduire d'huiles aromatiques. Le jour de notre arrivée, au restaurant, Sophie me demande, « comment dit-on peignoir en hébreu ? » À ce moment, le mot *khalouk* m'échappe. Comme une serveuse passe près de nous, Sophie lui demande : *tislekhi li, ekh korim le ze* ? (« Excusez-moi, comment nomme-t-on cela ? »), lui désignant une dame en peignoir qui revient du buffet avec une coupe de glace à la main. Et la serveuse de lui répondre « sorbet ». Pendant le

reste du séjour, nos peignoirs étaient devenus des sorbets. Mais je doute que cela entre un jour dans la langue hébraïque.

- 13 L'hébreu, c'était aussi la langue de la complicité. À Paris, près de la rue de l'Essai, il y avait un restaurant marocain, que Sophie aimait bien. Un soir, nous y dînions et, comme souvent, quand nous ne voulions pas être comprises des voisins de table, nous passions à l'hébreu. C'est ce que nous avons fait ce jour-là pour raconter je ne sais plus quels secrets ou quelle indiscretion, jusqu'à ce que le monsieur de la table voisine se penche vers nous, en disant : *efshar et ha-tafrit bevakasha ?* (« Pourrais-je avoir le menu, s'il vous plaît ? »).
- 14 Ces rires, cet humour, Sophie les a gardés jusqu'au dernier jour. Ses colères, c'est à la maladie et à l'effet sur son corps qu'elle les a adressées. Lors de notre dernière conversation téléphonique, le samedi soir 6, elle m'a dit qu'elle avait repris *À la recherche du temps perdu*. Elle savait que la lecture de quelques pages de Proust faisait partie de mes rituels matutinaux. C'est d'ailleurs elle qui m'avait offert l'exemplaire Quarto Gallimard qui trône sur ma table de nuit. Ce soir-là, je lui ai dit : regarde, p. 974, dans « Le côté de Guermantes I », je suis sûre que tu te retrouveras dans ce qui est dit sur le corps et la maladie. A-t-elle lu ces lignes ? J'aimerais le faire ici : « C'est dans la maladie que nous nous rendons compte que nous ne vivons pas seuls mais enchaînés à un être d'un règne différent, dont des abîmes nous séparent, qui ne nous connaît pas : notre corps. Quelque brigand que nous rencontrons sur une route, peut-être pourrions-nous arriver à le rendre sensible à son intérêt personnel sinon à notre malheur. Mais demander pitié à notre corps, c'est discourir devant une pieuvre, pour qui nos paroles ne peuvent pas avoir plus de sens que le bruit de l'eau, et avec laquelle nous serions épouvantés d'être condamnés à vivre. »
- 15 Sophie partait presque toujours en retard, pour attraper un taxi, un train, un avion. Mais le 8 février, Sophie est partie trop tôt, beaucoup, beaucoup trop tôt... Et elle nous manque tellement.

---

## NOTES

1. Épilogue que Sophie aurait tant apprécié : après mon hommage, lors de la cérémonie au CRFJ, le 26 février, le professeur Moshe Bar-Asher, président de l'Académie de la langue hébraïque, s'est penché vers moi : « Florence, la forme exacte, c'est *soukeret*, pas *sakeret* ! »